

Les tribulations d'une Chinoise ... à Bruxelles

Alors que Zola fête les 30 ans de l'enseignement du chinois au Lycée, avec le succès que l'on sait, je voudrais rendre compte de quelques impressions d'une étudiante chinoise, actuellement à l'ISTI (école supérieure de traduction et d'interprétariat), après un parcours universitaire sans faute, à la JFLS de Jinan (établissement partenaire de Zola) puis à l'université des langues étrangères de Pékin.

Appelons la Marie Dupont, du nom français qu'elle s'est choisi et qu'elle revendique pour ses amis français et francophones dont j'ai le privilège de faire partie (depuis octobre 2002, date du premier échange entre l'école du Shandong et le lycée rennais). Il y aurait à dire, sur ce choix là, et, par exemple sur la référence à certains personnages d'Hergé, dont Marie est une lectrice et une admiratrice depuis longtemps, bien avant que nous ne ré-écrivions, à notre manière, l'histoire d'amitié de Tchang (un jeune chinois, qui, coïncidence étonnante, a pour prénom le nom chinois de Marie...) et de Tintin (quel délice de se glisser par l'imagination dans la peau d'un héros qui ne vieillit pas !).

Marie est venue deux fois en France, pour quelques jours, avec le premier groupe de lycéens du Shandong accueilli au Lycée, puis pour toute une année scolaire, dès la rentrée suivante, avec un autre lycéen de Jinan. Il faut être très « sérieux, quand on a dix sept ans », pour partir aussi loin, aussi longtemps, parce qu'on aime la langue française, et la France.

Expérience pionnière, qui ne sera pas sans successeurs, et c'est fort bien.

Pourquoi la Belgique, maintenant que Marie peut espérer devenir interprète, et, un jour, professeur de français ? Sans doute, inconsciemment, à cause d'Hergé et des Dupond-Dupont ; plus sérieusement parce que la Capitale européenne a des liens forts avec l'Université de Pékin ; sans doute aussi grâce à cette curiosité intellectuelle qui caractérise ma jeune amie et la pousse à explorer les divers lieux de la francophonie, une fois... Elle confie : « j'aime bien cette ville, malgré l'accent bruxellois que j'ai peu à peu découvert, et certaines expressions des jeunes belges que je ne comprends absolument pas ». Et d'énumérer avec gourmandise les manifestations culturelles dont elle a déjà profité, au meilleur sens du terme, en sus d'un emploi du temps universitaire très chargé, et plus que consciencieux.

Le lecteur ne s'étonnera pas que le premier achat de notre francophone francophile ait été... un vélo ! Malgré la configuration de Bruxelles (ça monte !) et son climat en automne (« il pleut sans arrêt sans arrêt !!! »), l'engin est bien commode pour se déplacer à moindres frais, voire pour se perdre et « découvrir un nouveau chemin » ! Il croira sans peine que notre voyageuse s'amuse du symbole aussi célèbre qu'impudique de la ville, et qu'elle se réjouit beaucoup moins que celle-ci soit trop souvent polluée, à la vue et à l'odorat, par des émules du Maneken de bronze. Il se gardera de stigmatiser : non, les Belges ne « pissent » pas partout- sauf certains marins de Brel, et c'est « ailleurs »-, non tous les Chinois ne vous crachent pas sur les pieds !

Une dernière anecdote, que sa « banalité » n'empêche pas d'être significative : depuis son arrivée en Europe, fin septembre, Marie n'a toujours pas obtenu son titre de séjour... l'administration renâclant à faire l'effort de déchiffrer l'écriture chinoise et réduisant ses hôtes orientaux à fréquenter assidûment ses locaux, pour une hypothétique régularisation ! Vous avez dit « bureaucratie »...

François Cheng a naguère célébré, dans *Le dialogue*, la vertu des relations inter-culturelles, dont son œuvre et son parcours témoignent hautement. Les professeurs de chinois qui se sont succédé au Lycée ont, modestement et sûrement, suivi le même chemin et suscité plus d'une vocation. Marie en témoigne, parmi d'autres, du côté de la Chine. Les mânes de Joseph Henri **Marie** de Prémare ne pourront que s'en réjouir !

Wanda Turco

Milou (en Chine, *Bai Xue*, «Neige Blanche»),
Tchang, Tintin, et ... les Dupond & Dupont
fidèles à eux-mêmes...





Le ton anti-impérialiste des albums d'Hergé leur a valu d'être rapidement et largement publiés en Chine après la Révolution Culturelle. Ils sont en effet diffusés (sans la couleur) dans des éditions bon marché spécialisées dans la vulgarisation en BD les légendes chinoises traditionnelles (historiques ou romanesques).



Ce sont de petits fascicules (12,5 x 9,2 cm) de 60 à 200 pages. En décembre 1984, « Le Lotus Bleu » est ainsi publié en deux fascicules de 190 pages, vendus chacun 0,40 yuan.

Le texte des « bulles » (traduit à partir de la version anglophone) et celui des images font coexister les caractères simplifiés et non-simplifiés, d'après et d'avant la Révolution.



Curieusement ici, la transcription du titre de l'ouvrage qui -comme chacun sait- porte le nom de la fumerie d'opium nommée en chinois *lan lian hua* (bleu lotus fleur) a été modifiée par l'utilisation du caractère *lan*, homophone de *lan/bleu*, mais qui signifie "orchidée". *Orchidée-lotus fleur* accentue le caractère louche de l'établissement. « Accentue » seulement car nul n'a jamais contemplé de lotus *bleu*. A.T

Du mérite

« En Chine la naissance ne décide pas de tout » faisons nous dire à notre Jésuite (n°33, p15). Un de nos correspondants qui use ici d'un pseudo, nous a adressé les réflexions suivantes :

Du mérite en général ...

Pascal distinguait les « Grandeurs d'établissement » et les « Grandeurs naturelles ». (*Trois Discours sur la condition des grands*, 1670).

Les grandeurs d'établissement sont des grandeurs de convention et n'ont à être payées que de leur propre monnaie, « *mais pour les respects naturels qui consistent dans l'estime, nous ne les devons qu'aux Grandeurs naturelles et nous devons au contraire le mépris et l'aversion aux qualitez contraires à ces Grandeurs naturelles. Il n'est pas nécessaire, parce que vous êtes Duc que je vous estime ; mais il est nécessaire que je vous salue. Si vous êtes Duc et honnête homme, je rendray ce que je dois à l'une et l'autre de ces qualités.* »

Arnauld et Nicole prennent leur distance, Pierre Nicole (1625-1695), va critiquer l'idée essentielle, « il s'efforce de rétablir la liaison rompue par la lucidité intrépide du génie entre la cérémonie extérieure et le sentiment intime, afin que soit reconnue aux Grands une supériorité véritable. (...) Nicole s'associe de la sorte à la préoccupation de prudence politique et morale qui était celle d'Arnauld dans le travail préparatoire à l'édition des *Pensées*, en même temps qu'il prélude à l'attitude loyaliste et dogmatique de Bossuet qui admirera, qui tentera de faire admirer, un reflet, un rayon, de la gloire divine dans la majesté pompeuse du Grand Roi, où Montaigne et Pascal n'auraient vu que la plus sotte vanité ».

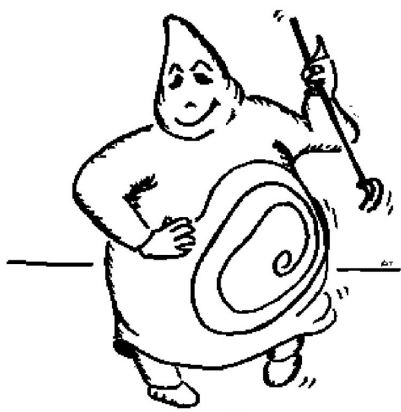
(Léon Brunschvicg, 1869-1944).

Et Nicole de s'élever contre « *la liberté que le commun du monde se donne de décrier la conduite de ceux qui nous gouvernent.* », pour pourvoir à une charge, n'hésitons pas, « *attachons donc notre choix à quelque chose d'extérieur et incontestable. Il est le fils aîné du Roy : cela est net : il n'y point à douter : la raison ne peut mieux faire.* » (*Essais de Morale*, 1671).

... à la méritocratie chinoise en particulier

Les premiers missionnaires et les visiteurs occidentaux ont admiré la civilisation chinoise parfois même au point de ne pas voir ses mauvais côtés et la misère ambiante. L'admiration était inévitable : un état riche, bien géré, régi par la morale confucéenne cela tranche avec ce qui existait chez nous, la fin du règne de Louis XIV se caractérisant par un effondrement économique et une décomposition morale.

Or, les visiteurs constatent qu'en Chine, « *la politique du pays est très sage. Les maximes qui s'observent occupent une grande part de cette lettre*, (J.d.S., 28 février 1679), *les principales sont de donner les charges au mérite¹, de bien élever les enfants pour les rendre dignes d'y parvenir* ». Il y a même, dans les plus grandes villes un bâtiment spécial destiné aux examens que subissent les lettrés. .../...



Coupez les oneilles !

• Dans le n° 33, p 17, la description de Canton par le Père de Prémare, destinée à renseigner Louis XIV via son confesseur le Père de la Chaise, a été partiellement avalée par l'image du plan de la ville.

Nous restituons ci-dessous le texte escamoté :

[...] Quand il n'y auroit que les maisons seules, quel effet peuvent faire à l'œil des rues entières où l'on ne voit aucune fenêtre, et où tout est en boutiques, pauvres pour la plupart, et souvent fermées de simples claies de bambou en guise de porte ? Il faut tout dire : on rencontre à Canton d'assez belles places et des arcs de triomphe assez magnifiques, à la manière du pays. [...]

Ce qui est singulier c'est qu'il y a des portes au bout de toutes les rues, qui se ferment un peu plus tard que les portes de la ville. Ainsi il faut que chacun se retire dans son quartier sitôt que le jour commence à manquer. Cette police remédie à beaucoup d'inconvénients, et fait que pendant la nuit tout est presque aussi tranquille dans les plus grandes villes que s'il n'y avoit qu'une seule famille ».[...]

• N° 33 toujours, p 6.

Chacun sait notre propension à composer des hymnes à la gloire des sciences.

Cette façon d'être ne nous autorisait nullement cependant à qualifier de « ballade » ce qui n'était, de toute évidence, qu'une promenade fort intéressante.

Il fallait donc écrire « balade »

Eût-on voulu conserver l'ambiguïté phonétique la seule graphie admissible eût été "bal(l)ade", ce qui -avouons-le- n'est guère esthétique !

A.Thépot

« Quoique la Chine n'ait pas d'Université comme l'Europe, on trouve dans chaque ville de premier ordre, un grand Palais qui sert à l'examen des Gradués. (...) Un Chinois qui parvient au titre glorieux de Docteur, soit dans la Littérature, soit dans les Armes, peut le regarder comme un établissement solide qui le met à couvert de toute sorte de besoins. Outre les présents qu'il reçoit en grand nombre de ses amis et de ses clients, il peut s'attendre d'être employé tôt ou tard aux Offices les plus importants de L'Empire et de voir sa protection recherchée par tout le monde. Ses parents et ses amis ne manquent pas d'ériger dans leurs Villes des Arcs de triomphe en son honneur... »

(Histoire générale des voyages, tome VI, in J.d.S., janvier 1749)

Le père du Halde (1674-1743), dans un livre édité en 1735 admire l'éducation donnée aux Chinois, (J.d.S. décembre 1735) :

« Rien n'est plus admirable que ce qu'on lit ici sur la manière dont on fait étudier les Jeunes Chinois, sur les divers degrez par où ils passent, et sur la rigueur et le nombre d'examens qu'ils ont à subir pour parvenir au Doctorat ; on en prendra une idée d'autant plus juste que le Père du Halde place à la suite de cet article l'Extrait d'un Livre Chinois qui traite des Ecoles publiques de la Chine, et des matières qu'on y doit enseigner à ceux qui aspirent aux degrez ; **il est difficile de lire cet article sans souhaiter qu'on adoptât dans nos Universités quelques-uns des ces usages. Docte et Docteur deviendroient peut-être dans notre Langue des mots synonymes¹** ».

Le Jésuite du Halde est un érudit de valeur et un esprit ouvert, on le sait ; le commentaire engagé du rédacteur du J.d.S. est étonnant et tout à fait remarquable, il est bien évident qu'on ne trouverait rien de tel dans les « Mémoires de Trévoux ».

On ne peut que comparer ces pratiques avec celles qui sévissent chez nous ; un petit détour chez le duc de Saint-Simon – révolutionnaire bien connu – par exemple. Il fustige « l'indécence de voir des enfants exercer les premières charges, et des jeunes gens gorgés, de les déshonorer par leur conduite fondée sur une situation brillante qui ne peut leur manquer, et qui ne leur laisse ni crainte de perdre, ni désir d'obtenir » (La Pléiade, tome V).

Un bel exemple : en 1622, Henri de Gondî fut tué d'un coup de pied de cheval, il était titulaire des abbayes de Quimperlé et de Buzay ; le vénérable titulaire avait 12 ans ! (Cela fera le bonheur du frère, Paul de Gondî... le futur cardinal de Retz).

Si les Jésuites et tous les visiteurs admirent le système des concours, certains Chinois se montent critiques. Pour le grade ultime, « le recours à la corruption semblait impossible » (André Lévy), mais au préalable il y avait eu un parcours infernal discutable et formaliste comme cette « dissertation en huit parties » maintes fois citée dans le roman de Wou King-tseu, (1701-1754)².

Le système, bien rodé, est depuis mille ans la clé de voûte de l'empire, « en séparant le mérite de la naissance, le confucianisme allait devenir l'antidote et le soutien le meilleur du régime bureaucratique que la Chine impériale ne cessera de perfectionner » (André Lévy).

Yann Nédélec

¹ C'est nous qui soulignons.

² "Julin waishi" ou *Chronique indiscrete des mandarins*, Gallimard, 1976.(NDLR)